THERESE HUMBERT

Qui vient d'être condamnée, ainsi que l'a annoncé l'ABEILLE dans son dernier numéro, à cinq années de réclusion.

TEMPERATURE

Du 24 août 1903

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
6 h. du matin....	86	30
Midi.....	88	31
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	84	29

NOTRE EDITION Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

L'ABEILLE publiera cette année, comme précédemment, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1902-1903 à la Nouvelle Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt très grand, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Fondée le 1er septembre 1827, l'ABEILLE accomplira donc ce jour la sa soixante seizième année d'existence.

L'imbroglio des Balkans.

Deux vastes et importantes régions jouent, à notre époque, le triste rôle de trouble fêtes, de fauteurs de désordres des deux côtés de l'Atlantique; en Europe, la région des Balkans; dans le nouveau monde, l'Amérique Centrale.

La discorde y règne; la paix, la tranquillité n'y est nulle part. Dans notre hémisphère, le mal n'est pas profond et, surtout, il n'est pas sans remède.

A côté, au-dessus des Etats et des partis qui sont depuis longtemps en lutte, il y a une puissance qui domine les autres et qui, peut, quand elle le voudra et comme elle le voudra, mettre le holà, se jeter à la traverse et rétablir l'ordre.

Il n'en est pas de même dans l'ancien monde. Là, vous ne trouvez nulle part une puissance prépondérante qui puisse faire la loi et dicter ses volontés aux autres en cas de nécessité. Il y a bien des Etats qui se coalisent entr'eux, qui s'allient, en vue de modérer telles ou telles ambitions dangereuses, de prévenir ou d'entraver telles ou telles entreprises qui pourraient troubler la paix et détraire l'équilibre établi, et l'on ne doit que les en louer.

Mais ils sont plusieurs qui ont ainsi voix au chapitre. Entr'eux il n'y a pas unité d'action, parce qu'il n'y a pas unité de vues, et il n'y a pas unité de vues parce qu'il n'y a pas unité d'intérêt.

Chacun d'eux travaille pour soi, indépendamment du voisin, quelquefois contrairement à ses vœux, à ses aspirations. Ils s'entendent très bien quand il s'agit de réprimer certaines tentatives scabreuses. Mais du moment qu'il faut établir un ordre de choses nouveau et régulier, la discorde se glisse dans leurs rangs.

Chacun poursuivant un but particulier qui contrarie plus ou moins celui ou ceux de ses alliés ne trouve que des contradicteurs, là où il a besoin d'appuis.

Pour ne citer qu'un exemple frappant de ce fait anormal et profondément regrettable, il y a à peu près autant de division entre les partisans de la paix dans les Balkans qu'entre les populations mêmes des Balkans, cause de tout le désordre.

Dans de pareilles conditions, comment réussir à rétablir la concorde dans ces pays troublés? On ne parviendra ainsi qu'à établir une paix boiteuse, qui n'aura ni durée, ni solidité. Le lendemain détruira ce qu'aura édifié la veille et tout le travail sera à recommencer, pour n'aboutir jamais à un résultat durable.

Tel est le cercle vicieux au milieu duquel s'agite l'Europe impuissante. Que les révolutionnaires, musulmans ou chrétiens, peu importe, en profitent pour redoubler et perpétuer le désordre, rien de plus naturel.

Ajoutons à cela que l'Europe a, dans les Balkans, affaire à des populations fanatiques qui se livrent aux plus odieux excès et ont le plus profond mépris pour les demi mesures que sont réduites à prendre les puissances européennes. Il n'y a pas de compromis possible avec les Turcs. Ou ils extermineront, ou il seront exterminés. Impossible de se faire la moindre illusion à ce sujet. Bon gré, mal gré, en dépit des préjugés des uns, des ambitions mesquines des autres, l'Europe en est réduite à prendre, tôt ou tard, des mesures énergiques pour extirper cette plaie.

La Défaite des Turcs

Les nouvelles que nous recevons de l'Orient et de Constantinople ont une importance que l'on ne saurait nier. Elles annoncent, du moins pour le moment, la cessation des hostilités. La Turquie a cédé, cédé sur tout les points et avec un empressement qui n'est pas dans ses habitudes. Tout ce que demandait la Russie lui a été accordé, sans objection, sans hésitation.

La Turquie, du reste était forcée par les circonstances d'en agir de la sorte. Toutes les puissances l'avaient abandonnée et, réduite à ses propres forces, frappée d'une réprobation unanime, il lui était impossible de résister à une pareille coalition. Essayer de résister eut été de sa part un acte de folie. Elle a donc abaissé son pavillon et s'est déclarée vaincue. Mais, ici comme partout ailleurs, elle ne s'est soumise qu'à la loi du plus fort. La question de principe reste entière. L'Islamisme est vaincu, mais non convaincu. A la première occasion, il relèvera son pavillon et recommencera la lutte. Nous voudrions pouvoir dire qu'il a mis franchement et loyalement bas les armes.

Hélas! nous n'en croyons rien, absolument rien. Tant qu'on ne l'aura pas réduit à la plus complète impuissance, il tentera de prendre sa revanche avec la même obstination que le premier jour.

Sa défaite actuelle, même, est considérée par lui comme une victoire, puisqu'elle lui permet de se débarrasser de ses ennemis de l'intérieur qui sont plus redoutables pour lui que ceux de l'extérieur. A ses yeux, ce n'est que partie remise et nouvelle revanche à prendre.

Nous allons donc assister à la répression de quelques méfaits odieux, à la punition de quelques coupables; mais, à la première occasion, ces méfaits seront

EMILE DAURIGNAC,

Pendant son interrogatoire au cours de la célèbre affaire Humbert.

transformés en actes méritoires, et les coupables seront traités comme des héros.

Sic transit gloria mundi.

Un ancien fonctionnaire de la Commune, le sieur Charles Longuet qui eut son heure de notoriété, vient de mourir à Paris. Son nom était assez oublié. Il avait pourtant joué, en 1871, un rôle assez important.

Lors du mouvement du 18 mars il s'était emparé du Luxembourg. Il ne fut point élu membre de la Commune, mais au commencement d'avril il succéda à M. Lebeau comme rédacteur du "Journal officiel".

Là, il vit arriver un jour un grand jeune homme aux cheveux éplorés et à l'air famélique. L'inconnu était muni d'une lettre de recommandation de Raoul Rigaud. La lettre était fort chaude; elle priait Longuet de caser à l'"Officiel" le jeune homme éploré vu sa "superbe" conduite pendant la Commune. Rigaud assurait, d'ailleurs, qu'il était plein de science et de talents.

Longuet commande un article au protégé de Rigaud. Mais ce dernier, loin de bondir de joie semble atterré.

—C'est que, monsieur....balbutie-t-il.

—Qu'y a-t-il?

—Je ne sais pas....je ne sais pas l'orthographe!

—Bah, ça ne fait rien, réplique Longuet, quoiqu'un peu étonné, faites toujours l'article. On le corrigera après.

Le jeune homme, toujours troublé, se retire. Deux heures après, Longuet l'aperçoit, écroulé sur une chaise et semblant méditer profondément.

—Eh bien! lui dit-il, et cet article?

—Il est fait, monsieur....il est presque fait.

—Montrez-moi ça.

—Mais monsieur, il n'est pas....il n'est pas écrit!

—Comment, pas écrit?

—Je ne sais pas écrire.....murmure le malheureux jeune homme.

On reconnut alors, un peu tard, que le "rédacteur plein de science" ne savait même pas lire—et de ce héros de la Commune, on fit un ouvreur de portières....jusqu'à ce qu'il finisse dans un fait divers qui fit grand tapage voilà une dizaine d'années.

Un nom prédestiné.

Sacrifions au petit jeu traditionnel, qui consiste, aux avènements de papes, de rois ou d'empereurs, ou plus simplement aux constitutions de ministères, à trouver, dans les lettres formant les noms des personnages, des significations plus ou moins cabalistiques.

Dans les trois mots qui désignaient S. S. Pie X:

"Cardinal Giuseppe Sarto"

on trouve les lettres nécessaires pour former cette phrase:

"Tu seras grand pape"

JULES VERNE.

Une pénible nouvelle arrive d'Amiens: M. Jules Verne, l'auteur de tant d'ouvrages populaires, est devenu à peu près complètement aveugle. Une opération urgente s'impose, celle de la cataracte, mais le célèbre écrivain qui, entre parenthèses, vient de terminer son centième roman, ne veut pas en entendre parler. Il estime que ses soixante quinze ans ne pourraient affronter sans danger une opération chirurgicale aussi grave et aussi délicate.

L'auteur de "Michel Strogoff" ne sort presque plus de sa petite maison du boulevard de Longueville, tout encombrée de jolis bibelots, qu'il habite depuis dix-sept ans. Son réel chagrin est de ne plus pouvoir, comme autrefois, prendre une part active aux délibérations du conseil municipal, dont il est un des membres les plus anciens.

En outre, M. Jules Verne, qui était un fervent du yachting, un amoureux des larges horizons maritimes, a dû renoncer à son sport favori et se défaire de son coquet petit navire. Il a simplement conservé, par accoutumance touchante, sa casquette plate de capitaine, qu'il arbore fièrement dans les rues d'Amiens, quand l'envie lui prend d'aller faire sa partie au cercle.

On vient de retrouver une flotte.

Oui, une flotte entière, neuf bâtiments, sombrés près de la côte calabraise en 1675—la flotte historique de l'amiral Montesacchia.

Le ministère italien s'est ému de cette trouvaille. Des recherches vont être entreprises et, si elles sont aussi habiles qu'elles sont déjà hardies, elles ne manqueront pas d'être fructueuses, et des instruments, des armes curieuses seront sans doute retrouvés.

Autrefois, on fit de pareilles recherches à la Rochelle. On trouva dans l'eau quelques vieux canons rouillés.

Il y a huit ou dix ans, un marin les montrait à une vieille dame, qu'accompagnait une jeune vieille fille. Le marin désignait une bombarde et donnait des explications fantaisistes.

—Elle fut retrouvée au fond de l'eau non loin de la digue des Anglais. Elle date du siège de La Rochelle par Louis XIII, sous Richelieu....

La jeune fille se pencha pour regarder l'orifice béant de l'antique machine de guerre, et la vieille dame alors de s'écrier d'une voix effarée:

—Prends garde, ma fille.... on ne sait jamais ce qui peut arriver avec ces armes à feu!

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Dimanche soir a commencé la dernière semaine d'engagement de la troupe Olympia au Parc

ROMAIN DAURIGNAC,

Pendant son interrogatoire au cours de la célèbre affaire Humbert.

Athlétique—la dernière en date, bien entendu, mais une des premières au point de vue du succès.

Les Olympiens y donnent "The Pearl of Peking" avec Miss Lottie Kendall dans le principal rôle, qui prête son nom à la pièce.

Inutile d'ajouter que le succès a été complet. Aussi l'opérette sera-t-elle répétée quatre fois de suite.

Jeudi soir, "Ship Ahoy", vendredi, "Olivette", samedi, "Fra Diavolo", et dimanche prochain, pour la clôture, "Sail Pacha"—une semaine bien remplie, comme on le voit.

Tous les premiers artistes de la troupe y figureront tour à tour dans les pièces les plus aimées des habitués du Parc Athlétique. A côté de Misses Kendall, Inéza Barker, Louise Drake, MM. Carl Haydn, le ténor de la compagnie, John Young, Harry Lightwood, Carl A. Maier et Leo Adde. Le décor des artistes et des pièces sera complet. Après avoir si bien commencé, les Olympiens ne pouvaient mieux finir.

WEST END

Hier soir, a fait ses débuts comme artiste, miss Eva Muller, qui, parmi les amateurs qui se sont fait entendre récemment au West End, en concours, a remporté le premier prix. Aussi a-t-elle été chaleureusement applaudie. C'est une chanteuse et une comédienne accomplie.

On sait quels succès vient d'obtenir au West End, miss Madge Maitland. La direction s'est empressée de la réengager pour une semaine, et les applaudissements qui ont accueilli et qui ont salué ceux qui dirigent le West End ont fait une bonne affaire en la conservant.

Quant aux concerts de l'orchestre Vezzey, ils sont plus suivis, plus applaudis que jamais grâce au choix excellent des morceaux qui figurent au programme et aux talents des solistes qui composent la troupe.

Le vitagraphe exhibe cette semaine des tableaux vivants très intéressants pour la jeunesse, et dont "Mother Goose" fait les principaux frais.

Retour du général Wood à Manille.

Presse Associée.

Manille, Philippines, 24 août—Le général Léonard Wood est de retour d'une visite au gouverneur de Bornéo. Il est resté quelque temps à Bornéo, étudiant les méthodes adoptées par le gouvernement britannique pour pacifier les natifs et servir leurs intérêts, tout en développant les conditions commerciales du pays.

Le général Wood dit que le gouvernement britannique a obtenu des résultats remarquables dans l'élévation des natifs, et revient aux Philippines avec beaucoup d'idées nouvelles qu'avec l'assentiment et le concours du gouverneur Taft il appliquera dans l'archipel.

Le général Wood prépare une expédition dans l'archipel de Jolo, où il ira avec une escorte suffisante pour lui permettre de pénétrer dans l'intérieur, où il compte obtenir de bons résultats avec les natifs en appliquant quelques unes des idées qu'il a recueillies durant son séjour à Bornéo.

Au tribunal de La Haye.

Presse Associée.

Paris, France, 24 août—Wayne MacVeagh, premier conseil des Etats-Unis dans l'arbitrage des réclamations vénézuéliennes, part demain pour La Haye où il rejoindra M. Bowen, ministre des Etats-Unis au Venezuela, et le juge Penfield.

Il dit que s'il y a un délai il sera dû entièrement à l'idée de l'Allemagne et de la Grande Bretagne de remettre du 5 mai au 15 août leur requête de nomination des arbitres par le Tsar.

Les représentants des intérêts vénézuéliens et américains s'opposeront énergiquement à toute demande de renvoi de l'Allemagne ou de la Grande Bretagne.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé avec une marge et seulement sur le recto et les pages. Ils ne devront pas dépasser pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura remporté le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BUS. ROGEN,

P. O. Box 125, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 34 Commencé le 16 juin, 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

DEUXIEME PARTIE.

LENDEMAIN D'AMOUR.

X

Suite.

Pourtant, il n'osait pas encore faire acte d'autorité, redoutant toujours quelque détermination inattendue et dangereuse chez cette jeune femme dont le regard résolu lui imposait malgré lui.

Aussi, cherchait-il une voie détournée d'en venir à ses fins.

Un moment, il avait eu l'astucieuse pensée de faire surgir Laverdac à l'improviste pour que le père eût raison de la fille.

Savignol, auquel Brunemont s'était ouvert de son projet, semblait peu s'illusionner sur la valeur de l'expédient. Il reconnaissait toutefois que l'idée était à étudier, mais qu'il convenait de temporiser encore.

Jacques, en brusquant les choses, courait des risques sérieux.

Rolande avec sa violence coutumière, ne manquerait pas de révéler à Laverdac les circonstances de sa fuite, et qui sait si la vengeance de l'aventurier, furieux d'avoir été dupé, ne serait pas plus à redouter pour l'homme qui l'avait ainsi joué, que la présence d'une maîtresse importune.

Un jour, Rolande s'était rendue à Neuville pour y voir son fils et porter à la nourrice un peu de linge et quelques petites robes nécessaires à l'enfant.

Jacques, prétextant un sérieux rendez vous d'affaires, avait résolu à esquiver ce qu'il considérait comme une corvée fastidieuse.

La jeune mère était partie de bonne heure, laissant au logis son amant qui, paresseusement, faisait la grasse matinée.

Il était dix heures lorsque le beau sire se décida à se lever.

Il terminait sa toilette quand le timbre de la porte vibra.

Jacques était seul à la maison.

L'unique domestique qui servait le faux ménage était descendu aux provisions.

Il se décida à aller ouvrir lui-même.

C'était probablement quelque affilié de la bande qui venait s'entretenir avec lui d'une nouvelle opération.

Ce n'était certainement pas Savignol, car le vicomte, plus paresseux encore que son élève, ne sortait pas du lit avant midi.

D'ailleurs quand il lui arrivait de faire visite à Jacques, il avait la précaution de sonner deux coups.

Brunemont, la porte ouverte, se trouva en présence d'un inconnu.

C'était un homme âgé de quarante cinq ans environ.

L'allure était distinguée, la mise très soignée, malgré l'absence de la moindre recherche.

Grand, bien décoplé, il avait l'apparence d'un homme rompu aux exercices du sport et habitué à une vie active.

Le visage était empreint d'une affabilité très douce, bien que les rides dont le front était profondément creusé décelassent de terribles souffrances endurées sans doute dans le passé.

Dans les yeux surtout, des yeux bruns et profonds, il restait comme un reflet d'épreuves et de douleurs.

Jacques n'analysait pas toutes ces sensations, mais, à première vue, il en ressentit pourtant comme une impression vague.

Il fit entrer l'inconnu dans le salon et l'invita à s'asseoir en le priant de lui faire connaître l'objet de sa visite.

—Monsieur, commença le survenant, j'arrive de Rumminvercke, où j'espérais rencontrer votre pauvre père.

La voix de l'étranger, grave et bien timbrée, était pleine de sonorités voilées qui s'accordaient avec la tristesse répandue sur son visage.

—Hélas! monsieur, fit Jacques, vous y avez appris que j'étais orphelin!

—Oui, dit l'inconnu, et cette nouvelle m'a causé un profond chagrin.

—Vous connaissiez donc mon père?

—De réputation seulement. Cela me suffisait pour savoir que c'était le meilleur des hommes, jouissant de l'estime de tous.... Sa perte a dû vous causer une profonde affliction?

—Ah! monsieur, s'écria le jeune homme, sentant qu'il était nécessaire d'exagérer devant cet interlocuteur ses véritables sentiments, mes regrets seront éternels!

—Croyez, monsieur, que je les partage.

Jacques changea de ton.

—A qui ai-je l'honneur de parler?

—Mon nom ne peut rien vous apprendre. Cependant, si vous êtes désireux de le connaître, je me nomme José Rivas.

Le fils d'Antoine eut un geste poli, mais qui exprimait clairement que c'était la première fois que ce nom frappait son oreille.

—Je comprends votre étonnement, monsieur Jacques Brunemont. Il cessera pourtant si votre père vous a révélé un secret grave qui concerne l'un de ses amis.

L'amant de Rolande interrogea rapidement sa mémoire.

Une seconde, le nom de Davenesle traversa son cerveau; mais ne s'y arrêta pas.

Il était invraisemblable que ce fût à ce voleur et à ce contumace que cet inconnu si courtois, si parfait d'allures et de langage, pût faire allusion.

—Mes souvenirs ne me rappellent rien de précis à ce sujet, monsieur, mais parlez..... Je vous écoute avec le plus vif intérêt.

—Monsieur, dit l'étranger, je suis en France pour accomplir une mission sacrée.

Jacques eut un geste vague exprimant qu'il ne comprenait pas encore en quoi il pouvait être intéressé dans la question.

Son interlocuteur poursuivit:

—Je viens au nom d'un homme qui a quitté son pays, il y a seize ans, traqué, honni, abandonné de tous excepté de votre admirable père, et qui aurait dû, si la vie était juste, rentrer aujourd'hui dans ce pays plus riche que les plus riches de ce monde..

Jacques étouffa un cri de surprise.

S'était-il donc trompé, et s'agissait-il du père de Cécile?....

Il vit que l'étranger l'observait attentivement.

C'était une raison pour garder une prudente réserve et se tenir soigneusement sur ses gardes.

Que pouvait bien vouloir ce José Rivas?

—Ce que vous me racontez ma captive au plus haut point, fit le complice de Laverdac et de Savignol. Continuez monsieur, je vous en prie.

La voix de José Rivas devint plus profonde.

—Quand j'ai rencontré l'ami d'Antoine Brunemont, nous étions deux vagabonds, deux désespérés, deux épaves de la vie flottant au gré de tous les vents, de tous les hasards....A la suite de malheurs différents, nous avons souffert, à nous deux tout ce que deux êtres humains peuvent souffrir quand le Destin inexorable s'acharne sur eux.... Ne parvenant pas à vivre dans la contrée où nous luttions pour le pain quotidien, nous avions essayé de nous enfoncer dans une région presque inaccessible, à peu près inexplorée et inconnue du reste du monde. Nous voulions y exercer le métier de chasseurs de fourrures....Là encore, nos efforts furent infructueux, et nous n'avions plus qu'à nous préparer à la mort quand le hasard, la Providence, mit brusquement fin à toutes nos épreuves. En frappant le sol glacé qu'il creusait d'un coup de pioche, mon compagnon mit à jour un gisement d'or.

—De l'or! s'écria Jacques saisi par la soudaineté de cette révélation....Mais, alors, c'était la fortune!

—Oui, la fortune démesurée, écrasante!...Ce pays où nous nous étions aventurés, en enfants perdus, c'était le Klondyke.....Il est aussi célèbre aujourd'hui qu'il était inconnu alors.

—Ainsi, ces hommes dont les journaux ont parlé, ces Christophe Colomb de l'or, c'étaient....

—Moi et mon associé. En quelques années, nous avons réalisé une fortune qui peut rivaliser avec celles des plus opulents milliardaires américains.

—C'est merveilleux! s'écria Jacques enthousiasmé.

Rivas poussa un long soupir.

—Hélas! reprit-il, nous devions payer la rançon de ces richesses au prix d'une affreuse catastrophe....C'est dans l'ordre des choses....Nous avions été trop misérables pour que le sort qui nous avait souri un moment par mégarde ne prît pas